

RAYMOND PETTIBON EST APPARU SUR LA SCÈNE ARTISTIQUE CALIFORNIENNE AUX CÔTÉS D'ARTISTES COMME MIKE KELLEY, PAUL MCCARTHY, NANCY RUBINS, ROBERT WILLIAMS... LORS DE LA FAMEUSE EXPOSITION *HELTER SKELTER* ORGANISÉE PAR PAUL SCHIMMEL AU MOCA DE LOS ANGELES EN 1992. VINGT-CINQ ANS PLUS TARD, POUR SES SOIXANTE ANS, IL VIENT D'AVOIR SA PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE AU NEW MUSEUM OF CONTEMPORARY ART DE NEW YORK. À GRANDS COUPS DE DESSINS VIOLENTS, COMME SES ILLUSTRES COLLÈGUES, IL EXPLORE ENCORE AUJOURD'HUI LA FACE SOMBRE DES ÉTATS-UNIS. RETOUR SUR CETTE ŒUVRE BRUTE ET CONTESTATAIRE QUI A QUITTÉ LES CASES DES FANZINES ET DE LA POCHETTE DE DISQUES POUR S'IMPOSER SUR LES MURS DES MUSÉES.

PAR RENAUD FAROUX

RAYMOND PETTIBON

CULTIVER LA MARGE

UNE SAISON EN ENFER

Dans son *Alchimie du verbe* déjà, Rimbaud soulignait qu'il « aimait les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs... » et à sa suite, plusieurs générations de « mauvais garçons » ont illustré ses choix. Dès 1968, comme une annonce, cette « nouvelle vague » s'incarne un peu partout. À San Francisco, dans *Zap Comix* avec Robert Crumb, Victor Moscoso, Rick Griffin, Gilbert Shelton, S. Clay Wilson, Robert Williams ; à Londres dans le magazine hippy *Oz* qui fait la part belle à l'esthétique psychédélique avec un illustrateur comme Barney Bubbles... En France, cet esprit anarchiste et contestataire s'impose dans *Charlie Hebdo* à la grande époque du professeur Choron et de Cavanna puis dans *Pilote* et surtout *Métal hurlant*, sous l'impulsion de Jean-Pierre Dionnet. Avec le magazine *Raw*, créé par Art Spiegelman à New York, les pistes vont continuer de se brouiller entre bande dessinée, illustration et art moderne.

BLACK FLAG

À Los Angeles, dans les années 1980, Raymond Pettibon se fait tout d'abord connaître comme graphiste de la scène punk. Outre le logo, les flyers et pochettes de disques du groupe Black Flag — dont son frère est un des leaders —, il produit aussi des images délicieusement blasphématoires pour les groupes Fear, Circle Jerks, The Minutemen... Mais c'est véritablement avec la pochette de *Go* de Sonic Youth qu'il quitte le monde de l'underground pour s'imposer au grand public. Cette pochette devenue culte présente un couple portant des lunettes noires à l'allure « cool », mais qui s'avère être en réalité lié aux « meurtres de la Lande », un sombre fait divers des années 1960 qui s'est déroulé dans le Yorkshire. Ce qui est frappant dans l'image, c'est tout d'abord

Raymond Pettibon *No title (Let me say)*,
2012, encre et gouache sur papier, 114,3 × 236,2 cm.
Collection privée, Los Angeles.
Courtesy Regen Projects, Los Angeles.

Vue de l'exposition *Raymond Pettibon*.
A Pen of All Work, New Museum, New York, 2017.



le côté dur et basique du dessin en noir et blanc. Comme souvent chez lui, il n'est qu'un prétexte pour mettre en avant une sentence, une phrase choc qui donne toute sa puissance à une simple image comme mal dessinée ou faite à la va-vite. Quant au texte, s'il est écrit à la main dans un style volontairement sec et dépouillé, son ton provocateur reste dérangeant : « *I stole my sister's boyfriend. It was all whirlwind, heat, and flash. Within a week we killed my parents and hit the road.* » (« J'ai braqué le fiancé de ma sœur. Ce n'était que tourbillon, chaleur

et lumière. Une semaine après on a tué mes parents et pris la route. ») Cette froideur dans le récit démonstratif éloigne tout pathétique, heurte la sensibilité du lecteur et pourtant l'image transmet à celui qui la regarde une très forte charge émotionnelle.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PARADIS

Très souvent, la dimension anarchisante est plus fortement revendiquée dans ses assemblages de photographies, dessins et pages de magazines, punaisés comme dans une chambre d'adolescent. Son entreprise peut sembler à première vue immature, mais

l'artiste aborde en réalité des thèmes très sérieux : la violence, le racisme, l'homophobie, la politique, la place de l'homme dans la société. Ainsi en 2002, à la *Documenta XI* de Kassel, Pettibon dessine à même le mur une large fresque où se découvrent des super-héros, des batailles, des explosions, un portrait de Ben Laden devant un drapeau nazi... Tout cela se veut une réflexion sur le nouvel ordre mondial après les attentats du 11 septembre. L'iconographie et le style de Ray Pettibon sont ainsi marqués par un dessin âpre, énergique, à l'intensité inconfortable et ironique qui fait la part belle aux héros d'une Amérique populaire avec des joueurs de base-ball,



Raymond Pettibon.
No Title (I spent ayll'').
 2016, collage, encre et gouache
 sur papier, 61 x 48 cm.
 Collection privée.
 Courtesy David Zwirner, New York.

des légendes d'Hollywood comme Joan Crawford, des héros de comics comme Félix le chat, des stars du rock... Il dessine à grands traits le paysage social et culturel des États-Unis et nous entraîne « de l'autre côté du paradis », dans un monde incarné aussi bien par des figures de politiciens, que de drogués ou de voyous — souvent celles de Charles Manson, Ronald Reagan, ou J. Edgar Hoover, le fondateur du FBI... Pour affirmer leur côté brut et comme inexpérimenté, ses dessins sont souvent produits sur de simples feuilles de cahier et collés à même le mur pour composer une installation éphémère à l'allure de story-board. Ils s'accompagnent souvent de poèmes, d'aphorismes inventés par l'artiste ou de citations de Shakespeare, Balzac, Proust, Joyce... Ce pot-pourri intellectuel marqué par la confusion, l'urgence et la brutalité rappelle l'univers anarchique de William Burroughs dans ses descriptions hallucinées des *Cités de la nuit écarlate*. Pettibon est par là véritablement le chantre et le continuateur actuel d'une contre-culture issue de la Beat Generation ayant repris son souffle dans le mouvement punk pour débouler dans la déferlante grunge, dont Sonic Youth est l'un des étendards.

Robert Crumb.
Warren Hinkle: Arrest with dog.
 1985, encre sur papier, 43 x 36 cm.
 Courtesy galerie Martel, Paris.



GLISSEMENTS

Les feuilles qui illustrent peut-être le mieux son travail sont liées au surf — une des ses passions avec le base-ball — où se découvre souvent un tout petit personnage sur sa planche face à une vague de tsunami digne de celle de Hokusai. Sur l'une d'elles, on peut lire cette légende : « *Someday you may find yourself at sea, alone* » (« Un jour vous pouvez vous retrouver seul en mer »), comme une adresse qui résume l'œuvre au noir d'un artiste dont le rire est toujours le véhicule d'une colère. Marqué par le sarcasme et la dérision, son côté halluciné convoque indéniablement d'illustres prédécesseurs : William Blake, Goya ou encore Daumier. Mais ce qui le distingue véritablement repose sur son utilisation originale de la phrase qui se confronte au dessin. Chez Pettibon, le texte n'explique pas simplement l'image et l'image n'illustre pas servilement les mots. Chacun se nourrit de l'autre, à l'image d'un de ses dessins où un vulgaire personnage de bande dessinée cite avec esprit *Portrait de femme* d'Henry James : « *Remember that among the disinherited there's a mystic language* » (« Rappelez-vous que parmi les déshérités, il y a un langage mystique »). Pettibon au panthéon des clochards célestes ? ■